

Publié dans *Sciences et Esprit* 51/3 (1999) 265-283.

La ruse de Tamar (Gn 38) Une approche narrative

André Wénin

Le monde de l'exégèse biblique francophone commence à découvrir avec intérêt une méthode de lecture qui, depuis près d'une vingtaine d'années déjà, se développe parmi les lecteurs anglo-saxons de la Bible : l'analyse narrative¹. Considérant le texte dans son état « final », cette méthode cherche à s'introduire dans les coulisses de la mise en scène des histoires bibliques pour tenter de voir comment ces récits sont construits, comment ils fonctionnent comme moyen de communication entre celui qui raconte (le « narrateur ») et celui qui lit son récit (le « lecteur »). Mais au delà de la technique mise en œuvre, cette approche des récits conduit à « questionner de manière nouvelle leur signification »². Illustrer l'intérêt de cette méthode et la fécondité de sa démarche, tel est le but de cet article qui étudie une narration, splendide malgré son caractère extravagant voire choquant, du cycle des patriarches : l'aventure de Tamar, la belle-fille de Juda (Gn 38).

Un regard rapide sur l'intrigue permettra de lire le récit pour repérer le déroulement de l'action et ses moments-clés. Dans une seconde lecture, l'analyse portera sur les procédés mis en œuvre par le narrateur omniscient³ pour entraîner le lecteur dans le monde du récit, tout en maintenant son intérêt pour ce qu'il raconte. Enfin, dans un troisième temps, l'attention aux choix du narrateur quant à la façon de relater les événements et de décrire l'évolution des personnages au fil du récit devrait ouvrir à la compréhension de ce qui est raconté et éclairer quelques-uns des enjeux humains de cette vieille histoire.

¹ Un volume récent de la série « Pour lire » (Cerf - Labor et Fides - Novalis) est une sorte de manuel d'initiation à cette méthode destiné au public francophone ; il se base principalement sur des exemples des Évangiles et des Actes : D. MARGUERAT & Y. BOURQUIN, *Pour lire les récits bibliques*, Paris - Genève - Montréal, 1998. La revue « Cahiers Évangile » (Cerf - Service biblique évangile et vie) consacre également son n° 107 à la présentation de cette approche appliquée aux récits du premier Testament : J.-L. SKA, J.-P. SONNET & A. WÉNIN, *L'analyse narrative des récits de l'Ancien Testament*, Paris, 1999. Le présent article reprend et prolonge un exemple développé dans ce cahier (pp. 47-57).

² MARGUERAT - BOURQUIN, *Les récits bibliques*, p. 5.

³ Le narrateur des récits bibliques est réputé « omniscient » au sens où il sait tout de l'histoire qu'il raconte, même s'il ne livre au lecteur que les informations nécessaires pour comprendre. En outre, il est normalement fiable dans ce qu'il dit : sur ce point, voir D.M. GUNN & D.N. FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible* (Oxford Bible Series), Oxford, 1993, pp. 53-56.

L'intrigue

L'aventure de Tamar en Gn 38 interrompt l'histoire de Joseph au moment où celui-ci arrive en Égypte⁴. La délimitation de l'unité narrative ne pose donc pas de problème, d'autant que le narrateur a pris soin de noter, à l'aide d'une répétition, qu'il reprend en 39,1 le fil des événements laissé pendant en 37,36. L'action de cet épisode est bien unifiée et n'a rien à voir directement avec la vente de Joseph ou le deuil de Jacob rapportés au chapitre précédent. Enfin, à l'exception de Juda, les personnages sont différents et évoluent en d'autres lieux, ce que souligne d'emblée l'amorce du récit (v. 1).

L'intrigue de cette histoire est systématiquement balisée par des repères temporels⁵.

- ◇ L'*exposition* commence par les mots « en ce temps-là » (v. 1) qui situent l'action à l'époque du deuil de Jacob suite à la disparition de Joseph.
- ◇ Cette action se *complique* lorsque « les jours se multiplient » après le renvoi de Tamar dans la maison de son père (v. 12).
- ◇ Elle se précipite vers son *dénouement* quand la grossesse trahit la femme « environ trois mois » plus tard (v. 24).
- ◇ Elle trouve enfin son *épilogue* « au temps de l'enfantement » des deux fils (v. 27).

Reprenons ces grands moments de l'intrigue tout en lisant le texte dans une version visant d'abord à la littéralité.

Exposition (v. 1-11)

1 En ce temps-là, Juda descendit d'auprès de ses frères et il tendit jusqu'à un homme adullamite, Hirâ de son nom. 2 Et là, Juda vit la fille d'un homme Cananéen, Shua' de son nom, et il la prit et il vint vers elle. 3 Et elle fut enceinte et enfanta un fils et il appela son nom 'Er. 4 Et elle fut encore enceinte et enfanta un fils et elle appela son nom 'Onan. 5 Et elle continua encore et enfanta un fils et elle appela son nom Shélâ – et il était à Keziv quand elle l'enfanta. 6 Et Juda prit une femme pour 'Er, son aîné, Tamar de son nom.

7 Et 'Er, l'aîné de Juda, fut mauvais aux yeux d'Adonâï et Adonâï le fit mourir. 8 Et Juda dit à 'Onan : « *Viens vers la femme de ton frère pour être son beau-frère époux et pour faire lever une semence pour ton frère.* » 9 Et 'Onan sut que ce ne serait pas pour lui que serait la semence ; et s'il venait vers la femme de son frère, il gâchait à terre pour ne pas donner semence à son frère. 10 Et ce qu'il fit fut mauvais aux yeux d'Adonâï et il le fit mourir lui aussi. 11 Et Juda dit à Tamar sa belle-fille : « *Demeure veuve dans la maison de ton père jusqu'à ce qu'ait grandi Shélâ mon fils* »,

⁴ Les liens entre Gn 38 et l'histoire de Joseph, négligés par l'exégèse historico-critique, sont bien mis en lumière d'un point de vue narratif par R. ALTER, *The Art of Biblical Narrative*, Londres-Sydney, 1981, pp. 3-12, et J.P. FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 at the Interface of Structural Analysis and Hermeneutics », dans L.J. DE REGT, J. DE WAARD & J.P. FOKKELMAN (eds), *Literary Structures and Rhetorical Strategies in the Hebrew Bible*, Assen, 1996, pp. 152-187. Voir aussi la dernière partie de l'analyse de ce récit dans le Cahier Évangile 107 cité à la note 1 (pp. 55-57).

⁵ Cette structure narrative est celle que suivent dans leurs commentaires, H. GUNKEL, *Genesis*,³1910, pp. 411-419, et C. WESTERMANN, *Genesis 37-50. A Commentary*, Minneapolis, 1986 (original allemand 1982), pp. 50-55. Voir aussi FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », pp. 167-169, qui met aussi en lumière l'organisation rhétorique du texte (pp. 170-175).

car il se disait : “de peur qu’il ne meure lui aussi comme ses frères”. Et Tamar alla et demeura dans la maison de son père.

Le narrateur informe d’abord (v. 1-11) le lecteur d’une série d’éléments indispensables à la compréhension de l’action. Dans un sommaire (v. 1-6), il situe l’action dans le temps et l’espace, et il campe les personnages et leurs relations (Juda, son associé, sa femme, ses fils et sa belle-fille Tamar). Le tout est exposé sur un tempo rapide et de façon à la fois concise et objective⁶.

Cette première série de données est complétée par un résumé de la suite des événements (v. 7-11). Le narrateur les introduit sous forme d’un récit à la fois enlevé et dépouillé qui contribue à créer une atmosphère un peu trouble et à caractériser le personnage de Juda. Ainsi, le lecteur est mis au courant d’un élément sur lequel s’appuie le reste du récit : le devoir des familiers vis-à-vis du mari décédé. Il fait connaissance avec la famille de Juda où le mal et la mort font des ravages et engendrent la méfiance. Il découvre Juda comme un homme soucieux de la loi, mais qui, parce qu’il ignore le réel motif de la mort de ses fils, se méfie de sa bru à qui, non sans dissimulation, il soustrait son fils cadet. C’est ici que se crée le manque qui – comme dans la plupart des récits – va donner lieu à l’action : Tamar est reléguée chez elle, privée de mari et d’enfant de la lignée de Juda⁷.

Complication (v. 12-23)

12 Et les jours se multiplièrent, et mourut la fille de Shua’ ,la femme de Juda, et Juda se consola et il monta pour les tontes de son petit bétail, lui et Hirâ son compagnon adullamite, vers Timnâ. 13 Et il fut rapporté à Tamar en ces termes : « *Voici ton beau-père monte vers Timnâ pour tondre son petit bétail* » 14 Et elle ôta ses vêtements de veuve de sur elle et elle se couvrit avec le voile et elle se fit méconnaissable et elle demeura à une porte de deux yeux qui est sur la route vers Timnâ car elle avait vu que Shélâ avait grandi mais qu’elle ne lui avait pas été donnée pour femme.

15 Et Juda la vit, et il la prit pour une prostituée car sa face était couverte. 16 Et il tendit vers elle vers la route et dit : « *Permits, je te prie, que je vienne vers toi* » – car il ne savait pas qu’elle était sa belle-fille – et elle dit : « *Que me donneras-tu pour que tu viennes vers moi ?* » 17 Et il dit : « *Moi, je dépêcherai un chevreau de chèvres du petit bétail* » et elle dit : « *Donneras-tu un gage jusqu’à ce que tu envoies ?* » 18 Et il dit : « *Quel est le gage que je te donnerai ?* » Et elle dit : « *Ton sceau et ton cordon et ton bâton qui est en ta main* ». Et il lui donna et il vint vers elle, et elle fut enceinte de/pour lui.

19 Et elle se leva et alla et ôta son voile de sur elle et elle s’habilla de ses vêtements de veuve. 20 Et Juda envoya le chevreau de chèvres par la main de son compagnon adullamite pour prendre le gage de la main de la femme, mais il ne la trouva pas. 21 Et il interrogea les hommes de son lieu en ces termes : « *Où est l’hiérodoule, qui était aux deux yeux sur la route ?* » Et ils dirent : « *Il n’y a pas eu ici d’hiérodoule* » 22 Et il retourna vers Juda et dit : « *Je ne l’ai pas trouvée, et même les hommes du lieu ont dit : “Il n’y a pas eu ici d’hiérodoule”* » 23 Et Juda dit : « *Qu’elle prenne pour*

⁶ La chose est déjà bien vue par G. VON RAD, *La Genèse*, Genève, 1968, p. 365.

⁷ Voir FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », p. 168, et déjà GUNKEL, *Genesis*, p. 414.

elle, de peur que nous soyons objet de mépris ! Voici : j'ai envoyé ce chevreau mais toi, tu ne l'as pas trouvée ».

Des faits nouveaux interviennent, qui offrent à Tamar l'occasion de passer à l'action : ce sont le veuvage de Juda et la fin de son deuil, puis la fête de la tonte du troupeau dont la nouvelle parvient à la jeune veuve qui se languit (v. 12-13). Le narrateur fait alors monter la tension en racontant trois moments distincts où l'intrigue se noue. Il décrit d'abord avec soin les préparatifs de la femme (v. 14). Puis il rapporte de manière précise les tractations entre Juda et la prostituée avant leur rencontre sexuelle (v. 15-18). Enfin, il décrit avec minutie et lenteur les vaines recherches du compagnon adullamite ainsi que son rapport circonstancié à Juda (v. 19-23).

Dans cette partie, l'action se précipite. Le narrateur joue sur le tempo avec intelligence. Lorsque Tamar prend les choses en main, tout va vite : la succession précise des verbes est rapide aux v. 14a et 19, signe que la femme a son plan et que sa détermination est entière. En revanche, là où Juda est concerné, le tempo ralentit. Les scènes dialoguées rapprochent le temps racontant du temps raconté⁸ et centrent l'attention du lecteur sur ce qui va amener l'issue de l'action, à savoir les gages donnés à la femme et l'incapacité dans laquelle Juda se trouve de les récupérer. Cette lenteur est de nature à faire monter la tension avant le moment décisif, d'autant que le lecteur ignore ce que la femme va faire des gages qu'elle retient.

Résolution ou dénouement (v. 24-26)

24 Et il passa environ trois mois, et il fut rapporté à Juda en ces termes : « *Elle s'est prostituée, Tamar, ta belle fille, et même : voici, elle est enceinte de (pour) sa prostitution* » 25 Et Juda dit : « *Faites-la sortir pour qu'elle soit brûlée* » 25 Tandis qu'on la faisait sortir, elle envoya dire à son beau-père : « *De pour un homme à qui sont ces choses, moi, je suis enceinte* ». Et elle dit : « *Reconnais, je te prie : à qui sont ce sceau, ces cordons et ce bâton ?* » 26 Et Juda reconnut et dit : « *Elle est juste, moi pas, car de fait, je ne l'ai pas donnée à Shélâ mon fils et il n'a pas continué à la connaître*⁹ ».

Le retournement commence lorsque la grossesse de Tamar devient évidente et que Juda l'apprend. Avec la sentence de mort, la tension atteint son comble, d'autant que le narrateur attend l'instant ultime pour introduire l'élément-clé de la résolution :

⁸ Si le « temps racontant » est le temps matériel nécessaire à l'acte de raconter l'histoire, le « temps raconté » correspond à la durée des événements relatés. Lorsque le narrateur rapporte un dialogue, le temps qu'il lui faut pour le faire correspond en gros au temps qu'il faut aux personnages pour tenir ce dialogue entre eux, d'où un tempo plus lent. Voir SKA - SONNET - WÉNIN, *L'analyse narrative*, p. 28.

⁹ Mieux que la traduction traditionnelle : « et il (Juda) ne continua plus à la connaître ». Voir à ce sujet l'argumentation convaincante de FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », pp. 172-174 : rien ne justifierait d'autres relations sexuelles entre Juda et Tamar, relations dont la logique du récit suppose le caractère illicite. Il est plus naturel de voir dans cette clause la fin du discours de Juda explicitant la conséquence du refus de donner Shélâ à Tamar : celui-ci, après la mort de 'Onan, n'a pas pu continuer à connaître la femme en vue de susciter une descendance à son frère décédé.

l'exhibition des signes de la paternité de celui qui a prononcé la sentence¹⁰. La résolution de l'intrigue¹¹ se fait *par reconnaissance*, puisque Juda découvre avec surprise ce qu'il ignorait, tandis que le lecteur apprend pourquoi Tamar avait réclamé de son beau-père bâton, sceau et cordon. Et, à la surprise du lecteur, la réaction juste de Juda et l'aveu de son injustice ouvrent à Tamar une résolution *par retournement* : condamnée à mort, elle est déclarée innocente ; renvoyée veuve et sans enfants, elle garde l'enfant – en réalité les deux fils – dont elle est enceinte.

Épilogue (v. 27-30)

27 Et au temps où elle enfanta, voici des jumeaux dans son ventre. 28 Et pendant qu'elle enfantait, il donna une main et l'enfanteuse prit et attacha sur sa main un [fil] écarlate disant : « *Celui-ci est sorti en premier* ». 29 Et comme il ramenait sa main, voici sortit son frère et elle dit : « *Que tu as percé une percée contre toi* » ; et il appela son nom Pèreç [Percée]. 30 Et après, sortit son frère, sur la main de qui était le [fil] écarlate, et il appela son nom Zèrah [Éclat].

L'issue de l'histoire, son épilogue, c'est la naissance des jumeaux, dont la vie a été menacée en même temps que celle de leur mère. Au terme de l'action, deux fils naissent à Juda à la place de ceux qui sont morts au début du récit¹². La triple répétition des verbes *yâlad* (enfanter), *yâçâ'* (sortir, naître) et *pâraç* (faire une percée, une brèche) souligne l'issue positive de l'action où la vie menacée finit par triompher.

Dans cette situation finale, la tension narrative est nulle, n'était le petit incident où l'aîné est supplanté. On peut y lire un écho du récit principal : ici comme là, au moment crucial, la situation se renverse en faveur du personnage qui semblait devoir céder le pas à l'autre. Ainsi, une brèche (*pèrèç*) s'ouvre pour que le jour se lève (*zârah*).

Synthèse : une intrigue à plusieurs facettes

L'intrigue de ce récit est bien unifiée, et chacun des éléments y a son importance. Elle conduit le lecteur de la mort de deux fils époux de Tamar, à la naissance de deux fils de la même Tamar, qui assureront la descendance de Juda. L'objet de la trame est d'apporter une issue heureuse à une situation initiale de malheur. Mais cette issue ne serait pas possible sans que Juda évolue, passant de la méfiance et de la crainte envers sa bru à la confiance. Aussi, la *trame de résolution* suit-elle également la transformation

¹⁰ Les gages donnés par Juda sont trois signes personnels qui permettent de l'identifier. Voir ce qu'en disent GUNKEL, *Genesis*, p. 416, et VON RAD, *La Genèse*, p. 368. Avec ce dernier, il faut supposer que Juda a gardé autorité sur Tamar.

¹¹ La *résolution* de l'intrigue est la solution au problème qui a causé l'action et la fin du suspense qui a mobilisé l'attention du lecteur. Cette résolution prend deux formes, selon la *Poétique* d'Aristote (11 et 18) : la *peripeteia*, ou « retournement », est le revirement d'une situation en son contraire ; l'*anagnorisis*, ou « reconnaissance », est le passage de l'ignorance au savoir. Pour l'essentiel à ce sujet, voir J.L. SKA, "Our Fathers Have Told Us". *Introduction to the Analysis of Hebrew Narratives* (Subsidia Biblica 13), Rome, 1990, pp. 27-28.

¹² Cette correspondance entre le début et la fin du récit n'est pas toujours notée. Voir en particulier FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », p. 174.

du personnage. Mais de manière concrète, celle-ci passe par une *stratégie de révélation* qui conduit Juda à ouvrir les yeux sur la vérité de son attitude, tandis que le lecteur découvre le vrai visage des deux principaux protagonistes.

Narrateur et lecteur

La manière de développer l'intrigue et d'en disposer les éléments de manière à créer le suspense est bien sûr le fait du narrateur. Dans notre récit, les faits se succèdent dans l'ordre chronologique. C'est donc sur le rythme de l'action que le narrateur joue pour accroître la tension. Mais sa stratégie narrative est perceptible surtout dans sa façon de jouer sur diverses perspectives afin de ménager ses effets – l'ironie en particulier – et d'amener le lecteur à partager le système de valeurs qui est le sien et le jugement sur l'affaire qui en découle.

*Un narrateur omniscient et habile*¹³

Dans les premières lignes, le narrateur se situe en dehors de son récit. Il relate les faits comme le ferait un observateur extérieur (v. 1-6). Mais le lecteur ne tarde pas à voir qu'il en sait bien davantage. Dans le rapport de la mort des deux fils, le narrateur montre qu'il est capable de pénétrer les vues du Seigneur et de savoir quand et où il intervient. Il va jusqu'à percer les intentions secrètes de ses personnages. C'est ainsi qu'il dévoile au lecteur le jugement du Seigneur sur les frères et le sens caché de leur mort (v. 7 et 10). Il lui donne accès au mobile secret de l'agir d'Onan (« *'Onan sut que ce n'était pas pour lui que serait la semence* », v. 9), un mobile que Tamar ignore mais que le Seigneur voit et condamne (v. 10).

Le lecteur s'aperçoit donc rapidement que celui qui raconte l'histoire bénéficie d'une connaissance peu commune, et qu'il n'hésite pas à la partager. Manifestement, il a affaire à un narrateur omniscient qui ne se contente pas de raconter les choses de l'extérieur. Il peut entrer dans la perspective des personnages, c'est-à-dire dans leur façon de voir et de vivre les événements, et rendre compte à partir de là de ce qui se passe (v. 9a et 10a). Il procède de la même manière au v. 11, lorsqu'il ouvre au lecteur le monde intérieur de Juda, lui donnant à entendre le monologue intérieur où il justifie le renvoi de Tamar, mais par-devers lui et à l'insu de la femme : « *car il se disait : "il ne faut pas qu'il meure comme ses frères"* »¹⁴.

Dans la suite du récit, le narrateur n'utilise pas sans discernement l'omniscience dont il se montre d'emblée pourvu. Avec habileté, il met cet outil au service de sa stratégie de communication avec le lecteur. Dès le v. 14, il dévoile ce qui motive l'étrange conduite de Tamar en signalant ce qu'elle perçoit de la situation : « *car elle vit que Shéla avait grandi mais qu'elle ne lui avait pas été donnée pour femme* ». Il souligne

¹³ Dans cette analyse où je mets en valeur les diverses perspectives utilisées par le narrateur pour raconter l'histoire, je suis surtout l'analyse de SKA, "*Our Fathers Have Told Us*", pp. 69-72.

¹⁴ En ce sens déjà, GUNKEL, *Genesis*, p. 414.

ainsi combien elle est intuitive et perspicace, et indique au lecteur qu'elle a une bonne raison pour agir comme elle le fait. Je reviendrai sur ce point. Au même moment, pourtant, le narrateur se garde bien de livrer au lecteur l'intention de Tamar et l'objectif qu'elle poursuit lorsque, déguisée, elle guette Juda au bord du chemin. Laissant ainsi planer un doute sur ce que manigance la femme, il éveille la curiosité du lecteur en mettant sa sagacité à contribution dès le début de l'action proprement dite. Car si la diligence de Tamar semble indiquer qu'elle sait ce qu'elle veut, en dehors d'elle, nul ne semble être au courant de ce dont il s'agit.

Dans les lignes suivantes, le narrateur s'attarde à la méprise de Juda lorsqu'il rencontre la prostituée en qui il ne peut reconnaître sa belle-fille. Au v. 15, il nous fait voir les choses avec les yeux de Juda qui « *la vit et la prit pour une prostituée* », justifiant cette erreur par le rappel redondant de la dissimulation de Tamar. De même, au v. 16, il commente la proposition scabreuse de Juda en soulignant son ignorance de la situation réelle : « *car il ne savait pas qu'elle était sa belle-fille* ». Ces incursions répétées dans le monde intérieur de Juda contribuent à montrer sa bonne foi dans l'affaire. Mais plus profondément, on sent ici la volonté du narrateur de montrer combien la ruse de Tamar est efficace à duper ce beau-père qui pensait la tromper à son insu : cette fois, c'est elle qui le trompe pour obtenir de lui ce qu'il lui a refusé sans le lui dire (cf. v. 11)¹⁵.

Ensuite, jusqu'à la fin, le narrateur adopte une perspective externe : il rend compte des faits comme pourrait les observer un personnage neutre. Il retarde ainsi le plus possible l'instant où le lecteur va apprendre, en même temps que Juda, le fin mot du stratagème de Tamar. Certes, le lecteur est avantagé par rapport à Juda : il sait que la femme ruse et surtout qu'elle est enceinte. Aussi, peut-il mieux saisir l'importance d'un gage identifiant le père de la progéniture de Tamar. Mais il ne sait toujours pas comment elle va en user. Aussi, la tension reste vive jusqu'à la fin et l'intérêt du lecteur ne faiblit pas, tandis qu'il continue à goûter l'ironie de la situation de Juda.

On le voit : le narrateur est particulièrement habile. Avec un art consommé, il joue de son omniscience, se retenant de tout dire pour ménager ses effets. Au fil du récit, il glisse d'une perspective à l'autre, tantôt renonçant à son omniscience pour adopter l'angle de vue extérieur de l'observateur neutre (focalisation externe), tantôt y recourant pour adopter la perspective d'un personnage (focalisation interne) dans le but d'attiser l'intérêt du lecteur mais aussi, on va le voir, d'orienter son jugement¹⁶.

¹⁵ Cet aspect de ruse répondant à la ruse est bien mis en lumière par GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 38.

¹⁶ Pour le vocabulaire technique, voir SKA, "Our Fathers Have Told Us", pp. 67-68, synthétisé dans le SKA - SONNET - WÉNIN, *L'analyse narrative*, p. 34. Voir aussi MARGUERAT - BOURQUIN, *Les récits bibliques*, pp. 93-98.

Jeu sur les niveaux de connaissance

Ce jeu sur les diverses perspectives est important pour un autre motif¹⁷. Grâce à ces changements incessants, le narrateur distille au lecteur un savoir modulé, différent en plus ou en moins de celui auquel peuvent avoir accès les personnages. Ce faisant, il l'entraîne dans sa vision des choses et dans son jugement sur l'action, tout en ménageant tension et effet de surprise. Je reprends cet aspect des choses au fil du récit.

Dès *l'exposition*, en livrant les pensées secrètes d'Onan à son lecteur (v. 9a), le narrateur fait de celui-ci le complice de son "indiscrétion", l'attirant dans son camp en douceur. Au passage, il lui fait comprendre que Tamar est victime d'un refus jaloux de la vie de la part de son beau-frère. Ensuite, en donnant le point de vue du Seigneur qui réproche le comportement d'Onan (v. 10a), il ajoute un poids réel au jugement de valeur qu'il veut que le lecteur partage. Par conséquent, il rend sympathique aux yeux de ce dernier celle qui fait les frais d'une telle injustice.

Poursuivant son jeu, le narrateur fait comprendre au lecteur qu'à son tour, Juda se rend coupable d'une injustice envers Tamar. En effet, le mobile qui le pousse à la renvoyer chez elle implique un jugement hâtif sur des événements dont l'essentiel lui échappe (v. 11b). Car si le lecteur est au courant de la faute d'Onan et du châtiment du Seigneur, Juda n'en sait rien. Malgré cela, il semble ne pas envisager la possibilité que la mort d'Onan soit due à sa conduite. Tout se passe comme s'il était incapable d'imaginer que son fils a osé bafouer l'autorité paternelle. En revanche, il fait peser ses soupçons sur sa bru et il l'éloigne sans lui dire son inavouable motif, préférant faire preuve de duplicité. Dans ces conditions, le lecteur est amené à désapprouver le choix de Juda, d'autant que ce dernier est en contradiction avec lui-même puisqu'il transgresse une loi qu'il avait d'abord tenu à faire respecter (voir v. 8).

Aussi, au terme de *l'exposition*, le lecteur est prêt à faire confiance au narrateur et à son appréciation des faits, tandis que sa bienveillance va à la femme victime d'une double injustice. Le fait d'en savoir plus que Tamar sur ce qui lui arrive nourrit chez le lecteur une sympathie à son égard et le prépare à faire preuve d'indulgence à son égard. Bref, la manière d'exposer les faits n'est pas neutre. Elle apparaît même comme cruciale en ce qu'elle suscite chez le lecteur les dispositions voulues pour lire l'histoire qui va suivre.

Au moment de raconter comment *l'action se complique*, le narrateur amène le lecteur à partager la perspective de Tamar qui, après avoir été manipulée, va devenir la principale protagoniste de l'action. Pour ce faire, il fait entendre une seconde fois au lecteur ce qu'il sait déjà (voir v. 12), mais cette fois, celui-ci l'entend avec Tamar qui l'apprend (v. 13). Après avoir décrit la réaction fébrile de la femme, le narrateur en dévoile le motif en faisant voir les choses avec ses yeux à elle : bien que le temps ait passé, elle n'a pas été donnée à Shéla. Tamar a donc éventé d'elle-même la ruse de

¹⁷ Sur cette question, je suis pour l'essentiel l'intéressant article de J.-L. SKA, « L'ironie de Tamar (Gen 38) », ZAW 100 (1988), pp. 261-263 ; voir son résumé en "Our Fathers Have Told Us", pp. 55-56.

Juda. À présent, donc, elle est au fait de ce que celui-ci lui dissimule, et le lecteur le sait au contraire de l'intéressé qui pense sans doute encore qu'elle ignore ses véritables intentions (v. 14). De cette manière, le narrateur suggère au lecteur que Tamar a de bonnes raisons de passer à l'action, étant donné l'injustice dont elle est l'innocente victime. Il cherche aussi à créer une connivence entre elle et le lecteur en leur faisant partager un niveau de savoir similaire, et cela, aux dépens de Juda. Lui qui, déjà, ne sortait pas à son avantage de l'exposition, le voici dans une situation un peu risible puisqu'il ne s'aperçoit pas que la femme sait ce qu'il croit lui cacher. Un trompeur en passe d'être trompé par sa victime a toujours quelque chose de ridicule aux yeux de qui observe le manège.

Prenant ensuite par deux fois l'angle de vue de Juda, le narrateur montre que la ruse réussit, ce que Tamar et le lecteur peuvent constater : Juda ne reconnaît pas sa bru qu'il prend pour une prostituée (v. 15-16). Décidément, il voit les choses, mais sans rien y comprendre. Et en insistant de la sorte sur la méprise de Juda, le narrateur fait-il autre chose qu'augmenter la distance entre celui-ci, qui ne sait pas, et les autres qui savent ? Tamar et le lecteur se retrouvent donc dans le même camp à jouir de l'ironie de la situation. Voilà qui est de nature à renforcer la sympathie que le lecteur éprouve pour Tamar, alors qu'il pourrait juger répréhensible son attitude. Car il ne sait pas où elle veut en venir lorsqu'elle entraîne son beau-père dans une situation scabreuse qui n'est pas sans rappeler l'histoire de Lot et ses filles (19,31-38). Ainsi, au point où il en est, même s'il ignore le but exact poursuivi par Tamar, le lecteur ne peut que faire confiance au narrateur et à cette femme dont l'agir, loin d'être injustifié, semble particulièrement astucieux – outre qu'il a le mérite de piquer sa curiosité.

Lorsque Tamar retourne à son veuvage, le narrateur dirige à nouveau le regard vers Juda dont il souligne l'honnêteté – un trait qui ne manque pas d'ironie au vu de ce qui précède. Il ne se prive pas pour autant de brocarder doucement la gêne que l'homme éprouve à aller lui-même à la recherche de la prostituée ou à pousser l'enquête lorsqu'il s'avère qu'au lieu de la rencontre, on n'a jamais vu femme de ce genre. Malgré ses intentions droites, Juda semble plutôt pressé d'enterrer un incident qui est si peu à son honneur qu'il préfère y laisser des signes de son statut social plutôt que de s'exposer au mépris des gens. C'est en tout cas ce qui ressort de ses paroles (v. 20-23). Ainsi, dans cette scène, le narrateur laisse entendre que Juda lui-même n'est pas fier d'un écart qu'il souhaiterait oublier au plus vite. Le lecteur, lui, sait qu'il n'en ira pas ainsi. Car celle qui a un compte à régler avec Juda est enceinte de lui et détient des signes qui attestent de l'identité du père de l'enfant qu'elle porte. Aussi, le lecteur savoure-t-il en silence son avantage sur Juda : celui-ci ne perd rien pour attendre et ce qu'il cherche à oublier ne devrait pas tarder pas à le rattraper. Mais de quelle manière, le lecteur l'ignore toujours.

La scène de *résolution* commence du côté de Juda. Comme avec Tamar au v. 13, le narrateur donne à entendre au lecteur en même temps qu'à Juda les paroles qui apprennent à ce dernier ce que le premier sait depuis le v. 18, à savoir la grossesse de Tamar suite à son initiative osée. L'attention du lecteur est dès lors focalisée non pas

sur une nouvelle qu'il connaît, mais sur la façon dont Juda va réagir : en entendant parler de prostitution, va-t-il se remémorer la scène qu'il voulait rayer de sa mémoire ? À l'évidence, ce n'est pas le cas. Et la rapidité, la concision de sa sentence montrent qu'il n'a pas conscience d'être impliqué dans le scandale public dont sa bru est l'objet (v. 24).

Que va-t-il se passer ? Le lecteur avisé doit s'y attendre, à présent, et il ne sera pas déçu. Changeant de perspective, le narrateur lui montre, en gros plan, Tamar menée à la mort selon l'ordre de Juda. Mais au dernier moment, elle produit les signes destinés à confondre son beau-père. De manière toujours aussi astucieuse, mais peut-être aussi respectueuse, elle ne l'accuse pas directement. Elle l'invite à un acte de reconnaissance auquel il s'était refusé jusque-là : « Reconnais, je te prie : à qui sont ce sceau, ces cordons et ce bâton ? ». Alors la faute cachée (v. 11) que Tamar avait devinée (v. 14), Juda finit par l'avouer, après avoir fait la vérité sur le véritable coupable : « Elle est innocente, moi pas ! » (v. 26)¹⁸.

Bref, avec sa ruse, Tamar ne cherchait pas à duper Juda pour se venger de lui. Elle voulait l'amener à ouvrir les yeux sur sa vérité et à reconnaître au grand jour ce qu'il avait caché en bafouant le droit de la veuve et de son défunt mari. Si Juda la reconnaît juste, le lecteur aurait mauvaise grâce de ne pas se ranger à son avis. Celui-ci a donc eu raison de faire confiance à Tamar en suivant le narrateur qui l'incitait discrètement à ne pas condamner son initiative osée. À présent, il peut apprécier chez la femme une habileté qui dépasse celle du narrateur lui-même, mais aussi le courage de risquer malgré tout la confiance en un homme qui ne la méritait guère et qui aurait pu persister dans le refus de reconnaître ses torts – auquel cas, elle eût été précipitée dans la mort.

Les personnages en action

Il est intéressant d'observer, grâce aux techniques de l'analyse narrative, les procédés auxquels recourt le narrateur pour entraîner le lecteur dans le monde du récit et lui faire partager ses valeurs, sa vision des choses. Mais il n'est pas inutile de chercher aussi à préciser les valeurs en question et l'enjeu profond du récit. La meilleure manière de le faire est sans doute de lire le récit de près (*close reading*), de se rendre attentif à ce qui est raconté et à ce qui ne l'est pas, ainsi qu'aux mots choisis par le narrateur pour mettre en scène son histoire, de façon à mieux percevoir l'évolution des principaux personnages et à tenter de la comprendre.

¹⁸ Dans l'expression *çad^eqâ mimmennî*, parfois traduite « elle est plus juste que moi », la préposition *min* n'est pas employée pour exprimer le comparatif relatif (« plus que »), mais le complément de relation (« par rapport à ») : « quando ci si trova in controversia bilaterale, il sintagma definisce che una parte ha ragione rispetto all'altra, e dunque che uno è innocente, e l'altro colpevole » (P. BOVATI, *Ristabilire la giustizia. Procedure, vocabolario, orientamenti* (Analecta biblica 110), Rome, 1986, p. 89. Voir la traduction de GUNKEL, *Genesis*, p. 418 : « Sie ist in ihrem Rechte gegen mich », ou la position de Th. KRÜGER, « Genesis 38 - ein "Lehrstück" alttestamentlicher Ethik », dans R. BARTELMUS e.a. (éds), *Konsequente Traditionsgeschichte*. FS K. Baltzer (Orbis Biblicus et Orientalis 123), Fribourg - Göttingen, 1993, pp. 205-226, spéc. p. 220.

Certes, l'entreprise déborde l'analyse narrative au sens strict, en ce qu'elle s'avance sur les chemins parfois plus risqués de l'interprétation et qu'elle engage davantage la subjectivité du lecteur. Mais elle est à mes yeux un prolongement naturel de l'approche narrative, dans la mesure où elle représente un effort pour dire quelque chose du sens du récit et comprendre la vérité sous-jacente. Car si un récit relève de la communication entre narrateur et lecteur, il est important de chercher à mettre en évidence non seulement les stratégies d'une telle communication, mais aussi son objet : quelles sont les valeurs que le narrateur propose au lecteur, quelles images de l'humain et de sa vie il projette dans son récit, quel Dieu aussi il propose à la foi ou au regard critique, etc¹⁹. C'est là qu'un lecteur réel peut se sentir rejoint dans son existence par le récit qui devient alors comme un miroir qui lui donne de "réfléchir" sa propre expérience humaine.

Juda et les siens (v. 1-11)

Dans l'exposition de notre récit, Juda est le principal protagoniste, présent tout au long du sommaire et du bref rapport sur la tragédie familiale. Aussi, l'un des effets de ces lignes est de dessiner les traits essentiels de cette figure centrale.

Le narrateur situe l'action à l'époque où Jacob pleure la disparition de Joseph. Dans ce cadre, l'indication que Juda « descend d'auprès de ses frères » vise sans doute plus qu'un simple déplacement. N'est-ce pas Juda qui a proposé de tirer profit du malheur de Joseph en le vendant (37,26-27) ? C'est donc un coupable qui s'éloigne des témoins et des complices de son forfait, à l'image de sa victime, elle aussi « descendue » au loin (39,1). Auto-punition ? Volonté d'oublier, de fuir le chagrin d'un père inconsolable, reproche permanent²⁰ ? Nul ne peut le dire avec certitude. En revanche, on a vu plus haut la tendance de Juda à oublier ce qui trouble sa bonne conscience – et le nom du lieu où il se rend pourrait le souligner : en effet, Adullam semble signifier « retraite, refuge »²¹.

En s'éloignant des siens, Juda « tend jusqu'à » un étranger d'Adullam. Privé de son complément normal ("tendre *sa tente*")²², le verbe prend un second sens qui souligne la rupture opérée. Celle-ci est du reste scellée par un mariage avec la fille d'un Cananéen, union qui rappelle celle de son oncle Ésaü : en froid avec son père suite à une sombre

¹⁹ La lecture devient alors un dialogue une confrontations d'expériences humaines : celle qui affleure dans le texte et celle du lecteur. Voir à ce sujet les réflexions de GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, pp. 46-52. Cette partie finale du présent article est absente de l'étude présentée dans le Cahier Évangile 107, cité à la note 1.

²⁰ En ce sens : GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 35.

²¹ Voir J.G. JANZEN, *Abraham and All the Families of the Earth. A Commentary on the Book of Genesis 12–50* (International theological commentary), Grand Rapids - Edinburgh, 1993, pp. 151-152. Pour l'étymologie et le sens de ce nom, voir HALAT III, p. 748. Le lieu sert de refuge à David en 1 S 22,1 et 2 S 23,13-14.

²² Ainsi, p. ex., WESTERMANN, *Genesis 37–50*, p. 51.

histoire de jalousie entre frères, c'est en concluant une mésalliance de cette nature qu'il avait manifesté sa volonté de marquer la distance d'avec les siens (28,6-9).

Ensuite, le récit se précipite. Le mariage est suivi de la naissance de trois fils, Er, Onan et Shéla. À propos de la venue du dernier, le narrateur ajoute un détail à première vue inutile mais qui n'est anodin qu'en apparence : « et il était à Kezîv lorsqu'elle l'enfanta » (v. 5b). Le nom du lieu où se trouve Juda à la naissance de ce fils, Kezîv est sans doute à rapprocher du verbe *kâzav*, “mentir, tromper”. Il pourrait désigner un oued, vallée qui n'est inondée qu'en temps de pluie et dont les eaux sont donc décevantes (*'akzâv*), non fiables (cf. Jr 15,18). Ainsi en sera-t-il de Juda par la suite, et justement à propos de Shélâ²³.

Sautant plusieurs années, le narrateur en vient sans transition au mariage de Er avec Tamar, une union décidée par Juda qui semble vouloir garder la mainmise sur le destin de son aîné (v. 6). C'est alors que sa tentative de refaire sa vie loin des siens tourne mal puisque ses fils meurent. Dans cette scène, il est instructif d'observer la position de Juda.

D'une part, il prend des initiatives vis-à-vis de ses fils comme s'il tenait à garder la situation sous son contrôle²⁴ : il choisit Tamar pour Er (v. 6), enjoint à Onan de se plier à la coutume du lévirat (v. 8), et craignant pour la vie de Shélâ, il renvoie la femme chez elle (v. 11a). Il agit donc en père soucieux des siens, mais aussi avec grande autorité : chaque fois qu'il parle, c'est pour donner des ordres, et il ne semble pas imaginer qu'on puisse les transgresser (v. 8 et 11). Mais ces ordres ne le concernent jamais lui-même. C'est toujours les autres qu'il cherche à contrôler. En particulier, il semble disposer de Tamar selon son bon vouloir.

D'autre part, le moins qu'on puisse dire, c'est que, malgré toute son autorité, il n'agit guère en connaissance de cause. La face cachée du décès de ses fils, bien qu'elle soit déterminante, lui échappe entièrement. Pourtant, il ne se pose aucune question à ce sujet au moment de prendre ses décisions et d'intimer aux autres sa volonté. Au contraire de Jacob, il ne semble même pas affecté par la mort de ses fils²⁵, mais il continue d'aller de l'avant, cherchant à imposer ses volontés. Au fond, il se conduit comme quelqu'un qui redoute de faire retour sur lui-même et de mettre en cause son passé, qui pense que si les choses ne vont pas, la raison est à chercher ailleurs que chez lui.

Pourtant, apparemment, ce qui préside à son agir et à ses décisions est un désir de vie. Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à se marier, à avoir des enfants et à les voir prendre femme, sinon une certaine envie de vivre ? Celle-ci d'ailleurs motive son intervention

²³ En ce sens, GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 35, et FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », p. 179 ; voir aussi JANZEN, *Genesis 12–50*, pp. 152 et 153, qui reprend l'image de l'oued comme dans la tradition juive (J. EISENBERG & B. GROSS, *Un messie nommé Joseph* [À Bible ouverte 5], Paris, 1983, p. 203).

²⁴ GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 36, soulignent bien ce trait de la figure de Juda, voulant tout contrôler. Cherche-t-il à éviter ainsi de connaître la situation de son père qui a perdu tout contrôle sur ses fils et en goûte les fruits amers ?

²⁵ Ainsi ALTER, *The Art of Biblical Narrative*, p. 7.

auprès d'Onan : il lui demande de « faire lever une semence » pour son frère et d'assurer ainsi une descendance à son frère aîné. Ce même désir de vie le pousse à renvoyer Tamar chez elle plutôt que de risquer de voir son troisième fils mourir comme les autres. Mais à présent, il est clair que, chez Juda, la mort des deux aînés a rétréci, voire perverti le désir de vie en peur de la mort.

On peut comprendre la crainte de Juda de voir le cadet finir comme les autres. Ce que l'on comprend moins, c'est son peu d'égard pour Tamar. Sans même chercher à savoir si elle est bien responsable de la mort des aînés, il l'enferme dans son veuvage, lui demandant d'attendre que Shélâ ait grandi, alors qu'on ne voit pas en quoi le temps pourrait atténuer la peur qui lui dicte le renvoi de sa bru. Pourquoi donc ce mensonge qui maintient la veuve au milieu du gué²⁶ ? Il a été suggéré plus haut que Juda avait sans doute des raisons de redouter quelque maléfice chez la femme. Mais ce n'est peut-être pas tout. Car suite à la mort de Er, Juda a montré qu'il tenait au respect de la coutume du lévirat. En renvoyant Tamar « sa belle-fille » – superflue au v. 11, cette qualification rappelle que Juda a un devoir envers elle –, il laisse entendre qu'il lui fera justice lorsque Shélâ aura grandi. De cette manière, il donne de lui l'image honorable et rassurante d'un *pater familias* attaché à la loi, qui, consciemment ou non, compte sur le temps qui passe pour que l'oubli s'installe. Au fond, Juda se comporte comme Onan : extérieurement, il donne le change ; en secret, il cherche son intérêt, refusant de donner “sa semence” (au sens de descendance) sans aucun respect pour la femme, ses désirs et ses droits²⁷.

Le désir de Tamar... et de Juda (v. 12-23)

Le narrateur ne permet pas au lecteur d'avoir accès aux sentiments de Tamar lorsqu'elle rentre chez elle comme veuve en sursis. Il se contente de fournir quelques informations importantes pour la suite (v. 12). Ainsi, le temps s'écoule, ce qui donne une base objective à l'impression qu'aura Tamar d'être négligée pour de bon (cf. v. 14b). Quant au décès de l'épouse de Juda et à la fin de son deuil, ils rendent plausible l'attrait du veuf pour une prostituée et donc l'idée du stratagème que Tamar va déployer²⁸. Enfin, la fête de la tonte du troupeau fournit le cadre approprié pour l'écart limité que l'homme va se permettre, et donc l'occasion que la femme va exploiter.

²⁶ Cette manière de faire les choses à moitié est malhonnête (VON RAD, *La Genèse*, p. 366) et cruelle pour la femme : voir L. ALONSO SCHÖKEL, *Dov'è tuo fratello ? Pagine di fraternità nel libro della Genesi* (Biblioteca di cultura religiosa 50), Brescia, 1987, p. 295.

²⁷ Pour le rapprochement entre Juda et Onan, voir FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », p. 177 ; il souligne l'habileté de Juda à cacher son jeu. GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, pp. 36-37, notent également la duplicité chez Juda entre le personnage privé et l'image publique qu'il cherche à donner de lui.

²⁸ Ainsi ALTER, *The Art of Biblical Narrative*, p. 7. Selon GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, pp. 37-38, il n'est pas sûr que le narrateur entend dire que Juda a accompli les rites du deuil. L'expression hébraïque ne dit rien d'explicite à ce sujet (« et Juda fut consolé ») ; on pourrait même comprendre que la mort de sa femme soulage Juda. En tout cas, le contraste est criant avec le deuil de Jacob qui refuse de se laisser consoler suite à la disparition de Joseph.

◆ Tamar à 'Énaïm : deux sources ou deux yeux ?

L'annonce à Tamar du passage de « son beau-père » – la précision rappelle au lecteur qu'aux yeux de la femme, l'homme garde un devoir envers elle – lui offre l'occasion de sortir enfin de la réserve où elle était confinée. Devinant l'intention de Juda, elle sait que, sans initiative de sa part, les choses en resteront là. Aussi passe-t-elle résolument à l'action. Plus tard, on verra que le stratagème ingénieux de Tamar procédait sans doute d'un désir de vie. Mais à ce stade du récit, le lecteur ignore tout de son intention. Néanmoins, le lieu choisi par la femme pour attendre Juda, « la porte des deux sources (littéralement, “des deux yeux”) qui est sur le chemin de Timna », pourrait refléter quelque chose de ce qu'elle espère. En effet, depuis Gn 24 et 29, le lecteur sait que la rencontre entre homme et femme près des eaux non loin d'un bourg prélude à une union qui se veut féconde²⁹. Le symbole de la source comme trou d'où jaillit la vie pourrait être de nature à renforcer ce sens³⁰.

Du reste, la répétition du nom du lieu où se rend Juda, « vers Timna » (v. 12.13.14), pourrait aussi être significative. Au v. 13, ce nom trouve un écho sonore dans le monologue intérieur de Tamar (*lo'-nittēnâ* : « elle ne lui avait pas été donnée pour femme »), un jeu renforcé par l'ironie du contraste entre les « deux yeux » de Tamar qui « voit que Shéla a grandi » (v. 14b), et l'aveuglement dont Juda va faire preuve à cet endroit. Voilée, Tamar garde les yeux en face des trous, au contraire de son beau-père³¹ ! En outre, le nom de « Timnâ » signifie sans doute la “part” (en lien avec *manâ*, “compter, attribuer”), cette part à laquelle Tamar a droit et qu'elle vient réclamer à Juda à son insu.

◆ La prostituée

À ce point, une question se pose : pourquoi le narrateur dit-il que Juda prend la femme pour une « prostituée » (v. 15 : *zônâ*), alors que plus loin, Hîra cherche en son nom une prostituée sacrée, une « hiérodoule », (v. 21-22 : *q'édeshâ*) ? En surface – plusieurs commentateurs se plaisent à le souligner –, le trait semble surtout ironique. Juda s'est satisfait avec une prostituée, mais il en éprouve une certaine gêne. Celle-ci se manifeste clairement lorsqu'il envoie son comparse payer la femme et récupérer ses gages : à entendre ce que Hîra dit aux gens du lieu, le lecteur peut légitimement imaginer que Juda, soucieux de son image, lui a parlé d'une prostituée sacrée, dissimulant derrière un motif sacré un acte dont il pourrait avoir honte.

Mais les choses ont peut-être une face cachée. La double appellation *zônâ-q'édeshâ* peut refléter en effet une ambiguïté plus profonde. Dans les cultes de fécondité, l'union

²⁹ Ainsi JANZEN, *Genesis 12–50*, p. 153. En Gn 16,7-14, la rencontre au puits entre Hagar et le messager du Seigneur donne lieu aussi à une promesse de fécondité dont le premier signe est la naissance d'un enfant.

³⁰ Voir M. GIRARD, *Les symboles dans la Bible*, Montréal - Paris, 1991, pp. 267-268.

³¹ Sur ces jeux de mots dont les noms propres sont le support, voir GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 39, et surtout FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », pp. 178-179.

avec une prostituée sacrée vise à assurer la fertilité de la terre, des troupeaux ou des humains. Aussi peut-on penser que, dans le cadre d'une fête pastorale, Juda se plie à ce rite, sans trop le savoir peut-être³². Car il voit son acte comme une simple prostitution sans portée religieuse particulière, puisque, selon le narrateur, il ne voit en la femme qu'une *zônâ* (v. 15). S'il en est ainsi, sa démarche pourrait refléter le désir inconscient de voir assurée la fécondité de son bétail – ce qui expliquerait que c'est un chevreau que Juda offre à la femme pour prix de ses services.

Mais le contexte est aussi le décès de l'épouse de Juda (v. 12), un décès qui peut renforcer en lui l'impression que l'avenir de son clan est gravement en péril. En ce sens, sa démarche rituelle pourrait bien être porteuse d'un désir encore plus enfoui : celui d'une fécondité pour sa propre famille, fécondité compromise par les morts successives, et entravée par Juda lui-même dans la mesure où il n'ose pas prendre le risque de donner Tamar à Shélâ. En tout cas, une telle motivation inconsciente cadre parfaitement avec le désir de vie qui, depuis le début, est celui de Juda, bien qu'il se trouve en ce moment neutralisé par une peur plus puissante³³.

Dans un tel contexte, l'astuce de Tamar prend un tour plus positif. En effet, si elle se voile pour attendre Juda aux deux sources, c'est de toute évidence dans le but de l'attirer. En faisant cela, elle table sur l'envie qu'elle peut supposer chez lui d'assurer la fécondité de son bétail. Mais alors, ce n'est pas seulement son propre désir de fécondité et de vie qu'elle cherche à assouvir, c'est aussi le vieux désir que Juda lui-même exprimait au v. 8 d'avoir une descendance par son fils aîné. En ce sens, le voile de Tamar aurait aussi pour but d'empêcher Juda de céder à la peur qui lui fait tenir Shélâ loin d'elle. Et s'il en est ainsi, la ruse n'est pas tant destinée à tromper Juda, qu'à tromper ses craintes. En elle se dit un intense désir de vie – ce même désir que la peur de la mort paralyse chez Juda. C'est peut-être pour cette raison que, suite à la rencontre, le narrateur souligne que c'est « pour » Juda, et pas seulement de ses œuvres, que Tamar conçoit (v. 18b)³⁴.

◆ Le chevreau de Juda

À ce point, on peut entrevoir un autre sens au nom du lieu de la rencontre. C'est qu'il faut au lecteur *l'ouverture de deux yeux* (*pètaḥ 'ênayim*) pour voir en relief ce qui se joue ici. Cela se vérifie aussi à propos du chevreau promis et des gages laissés par Juda. En effet, dans la scène de la vente de Joseph au chapitre 37, la symbolique animale renvoie clairement aux acteurs humains du drame : le bouc égorgé représente Joseph, et son sang sur la tunique est vu par Jacob comme étant celui de son fils. Quant au fauve qui a déchiré ce dernier, c'est la rage jalouse de ses frères (cf. 4,7). Dans cette ligne, le chevreau que Juda s'engage à « donner » à Tamar pourrait bien figurer l'enfant qu'il va

³² D'où peut-être le fait que le paiement proposé soit un agneau, bête sacrifiée à la déesse de l'amour dans le monde grec selon GUNKEL, *Genesis*, p. 416, et WESTERMANN, *Genesis* 37–50, p. 53.

³³ En cela, je m'oppose à la lecture de GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 38, pour qui Juda ne chercherait que son propre plaisir.

³⁴ La préposition utilisée ici peut avoir ce double sens, en effet.

lui donner. Aussi, une fois enceinte, la femme n'a que faire de la bête que Juda envoie : elle a déjà son salaire, en quelque sorte. Quant au gage qu'elle demande pour pouvoir identifier l'homme avec qui elle a été, elle le garde précieusement avec l'enfant afin de pouvoir signifier à Juda qu'il en est le père. Ainsi, à celui qui veut payer sa dette en donnant un chevreau de son troupeau, elle donnera deux enfants pour sa maison, tandis que la véritable dette de Juda envers elle sera enfin acquittée.

La vie l'emporte (v. 24-30)

La dénonciation anonyme qui parvient à Juda accuse par deux fois Tamar de s'être prostituée (*zân^e tâ - z^e nûnîm* : v. 24a). Juda tranche le débat sans plus d'hésitation que de pitié : deux mots lui suffisent pour envoyer au bûcher cette belle-fille dont la faute a été démasquée³⁵. Mais la réponse de Tamar à « son beau-père » dont la faute est toujours cachée³⁶ est tout aussi assurée. Elle ne profère aucune accusation, aucun jugement. Elle ne dénonce même pas Juda publiquement : elle reste discrète jusque dans sa façon de lui envoyer les signes de l'identité du père – ou du bénéficiaire – de l'enfant qu'elle porte, et de l'inviter, par une question ouverte, à reconnaître ce qui lui appartient : non seulement les gages, mais l'enfant lui-même, qu'il vient de condamner à mort en même temps que sa mère. Car s'il reconnaît l'innocence de sa bru, Juda permettra aussi à l'enfant de vivre. Bref, Tamar en appelle à son sens des responsabilités et de la justice dont, pourtant, elle aurait toutes les raisons de douter.

Mis ainsi devant l'évidence qui le confond sans pour autant le contraindre, Juda entre dans la vérité³⁷. Certes, le narrateur ne dit pas qu'il affronte le regard de Tamar, ce qui pourrait trahir chez lui une certaine gêne³⁸. De même, sa réplique ne répond pas directement la question : elle revient plutôt sur le jugement qu'il vient de prononcer. Il reste qu'il cesse enfin de se dérober et qu'il reconnaît la justice de Tamar, mais aussi sa propre faute, comme si la conduite de la femme était justifiée par sa propre injustice à son égard (v. 26). Car il a failli à son devoir : en ne donnant pas la femme à son fils, il n'a pas permis à Shélâ de la « connaître » à son tour afin d'assurer une descendance à son frère. Dans sa peur de la mort, il a voulu retenir la vie, au contraire de la femme qui a bravé la mort dans l'espoir que la vie l'emporte. Aussi Juda pointe-t-il du doigt sa

³⁵ Est-il content de pouvoir se défaire ainsi de cette bru encombrante et de libérer ainsi Shéla pour un mariage moins dangereux ? C'est l'avis de GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 42. Sur la concision de la sentence, voir ALONSO SCHÖKEL, *Dov'è tuo fratello ?*, p. 297.

³⁶ Le fait qu'au v. 25, Juda soit désigné comme « son beau-père » indique que Tamar interpelle Juda qui, en tant que beau-père, n'est pas quitte envers elle. En ce sens GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 42.

³⁷ Comme dit VON RAD, *La Genèse*, p. 369, le « dénouement... fait honneur aux deux parties ».

³⁸ Cet élément est souligné par GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, p. 43, qui vont trop loin dans les conséquences qu'ils en tirent, et par FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », p. 172.

propre faute, reconnaissant implicitement qu'elle est la source du comportement, répréhensible en soi, de Tamar³⁹.

En fin de compte, Juda est amené à reconnaître qu'on ne sauve pas la vie en la gardant frileusement – c'est le moyen le plus sûr de la perdre –, mais en la risquant avec audace⁴⁰. C'est la leçon qu'il accepte de recevoir de Tamar, même s'il semble éviter un face à face avec elle. Celle-ci, dans un premier temps, avait refusé de se résigner devant la peur lorsqu'elle mettait en œuvre sa ruse. À présent, elle prend le risque d'affronter Juda et de le confronter à sa vérité, sans savoir s'il ne va pas s'entêter dans son mensonge et faire disparaître cette bru non seulement encombrante mais désormais compromettante pour lui. C'est cette double audace de Tamar qui permet à la vie de triompher en même temps que la vérité⁴¹.

C'est bien cela, me semble-t-il, que souligne l'épilogue rapportant la naissance de jumeaux, signe de l'abondance de la vie pour qui refuse de se résigner à la mort et à la peur qu'elle inspire. Quant aux noms des fils, non seulement ils symbolisent les circonstances de leur naissance comme le narrateur le souligne explicitement ; ils rappellent encore l'essentiel de l'histoire de leurs singuliers parents⁴². Car ces noms évoquent chacun à leur manière que la vie traverse les impasses pour renaître : *Pèreç* parle de percée, de débordement, tandis que *Zèrah* connote le rayonnement, l'éclat du soleil à son lever.

Deux réflexions encore à propos de la naissance des fils. Alors que les personnages impliqués dans la naissance sont des femmes, c'est un « il » qui donne les noms (deux fois *wayyiqrá'*, « et il appela » : v. 29b et 30b). Dès lors, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'une instance paternelle s'exprime, ce qui n'était pas le cas pour les deux cadets de Er (v. 4-5). Mais qui est ce « il » qui nomme les fils ? Ne serait-ce pas Juda qui reconnaît comme siens en les nommant les enfants de Tamar ? En eux, il tient la preuve que celle-ci n'est pas porteuse de mort, comme il l'avait cru, puisque, grâce à elle, deux fils vivent, faisant oublier les deux morts. Mais dans cette scène, les noms de Tamar et Juda ne sont pas cités : tout se passe comme si les parents s'effaçaient derrière la vie qui les traverse. Seuls les noms des fils sont donnés, laissant le lecteur face à la vie qui recommence, cette vie à son lever qui, en eux, “perce” et “éclate”.

André Wénin

Faculté de théologie

Université catholique de Louvain

B-1348 Louvain-la-Neuve (Belgique)

³⁹ Il faut noter qu'en ne répondant pas vraiment à Tamar, Juda passe sous silence son écart avec la prostituée. Mais pour justifier sa bru, devait-il nécessairement s'humilier lui-même ?

⁴⁰ Voir ALONSO SCHÖKEL, *Dov'è tuo fratello ?*, p. 298.

⁴¹ FOKKELMAN, « Genesis 37 and 38 », p. 174, souligne aussi à sa manière que la vérité (par refus d'oublier) et la vie sont le résultat de l'action de Tamar.

⁴² À ce sujet, voir EISENBERG - GROSS, *Un messie nommé Joseph*, pp. 322-334 ; en un sens approchant, GUNN - FEWELL, *Narrative in the Hebrew Bible*, pp. 44-45.